

Rhétorique et société en Europe (XVI^e-XVII^e siècles)

M. Marc FUMAROLI, professeur

Cours :

La République des Lettres (V) :

La conversation parisienne et européenne au XVIII^e siècle

Une des singularités de l'humanisme italien, programme de « loisir studieux » pour *laïcs* établi par Pétrarque (1304-1374) et devenu au XV^e siècle celui de la première République des Lettres, est d'avoir parié sur la « restauration » de la langue latine. Dante, dans son *Convivio* publié seulement en 1490, avait tenté de mettre l'encyclopédie des sciences à la disposition des *laïcs* : il l'avait fait en italien. Sans renier les ambitions pour le « vulgaire illustre » que Dante avait nourries, Pétrarque, pourtant célèbre avant tout grâce à son *Canzoniere* et à ses *Trionfi*, mit au premier rang de ses ambitions une « renaissance » du latin antique. Il rêva de lui associer une renaissance du grec. Pour lui, le latin ne devait plus se contenter d'être la langue moderne de l'Ecole, appropriée aux clercs, théologiens et scientifiques. Il devait redevenir ce qu'il avait été dans la Romanité païenne et chrétienne, la langue de l'éloquence qui persuade et de la poésie qui enchante. Il fallait pour cela le reconduire à la discipline de la rhétorique, de la poétique et de l'imitation des Anciens. C'était ce latin revivifié (et Erasme sur ce point reste strictement fidèle à Pétrarque) qui devait conquérir aux « Lettres » savantes le public de *laïcs* que les clercs médiévaux avaient traités en ignorants. Ce programme de « retour à l'Antiquité » (celle des auteurs païens, mais aussi des Pères de l'Eglise) n'allait pas sans une contradiction qui allait devenir caractéristique de l'humanisme italien, et dans une large mesure de l'humanisme européen. Cette contradiction éclate déjà dans l'oeuvre de Pétrarque et dans celle de son disciple préféré Boccace. Elle est à l'origine de ce que les historiens de l'humanisme italien ont nommé, pour le XVI^e siècle, la « Questione della lingua », indissociable à tant d'égards de la « Querelle cicéronienne », qui porte sur le meilleur style du latin « restauré ». Mais Pétrarque, philologue, collectionneur et collationneur de manuscrits, auteur de traités et de poèmes

en latin qu'il veut « classique », est aussi l'auteur de chefs d'oeuvre littéraires en langue « vulgaire », qui ont par ailleurs fertilisé toutes les aires linguistiques « vivantes » de l'Europe, jusqu'au XVIII^e siècle. Boccace, qui devint un auteur européen grâce à son *Décameron*, qui est écrit en toscan, finit sa vie en disciple du Pétrarque latiniste, par des compilations en latin (les *Femmes illustres*, la *Généalogie des dieux*). De ces deux oeuvres-sources de l'humanisme, naquirent ainsi selon deux cours d'évolution certes parallèles, mais néanmoins fortement hiérarchisés, d'une part la République des Lettres latines, qui fait de la philologie et de l'antiquariat les sciences-mères, génératrices des disciplines « humaines » et de la littérature : d'autre part la diversité des nouvelles littératures nationales, longtemps plus ou moins sous tutelle de la littérature néo-latine patronnée par la République des Lettres. En dépit des succès de librairie d'Erasmus, la République latine des Lettres ne pouvait englober tout le public des littératures nationales : elle se contentait de lui en imposer par son autorité internationale fondée sur son rapport mnémonique et linguistique avec l'Antiquité, trésor commun de l'Europe. Ce relatif égotisme linguistique, philologique et scientifique, ne renonça pas néanmoins, jusque dans le premier tiers du XVII^e siècle, à conquérir un public toujours plus large. Il recourut, à l'exemple de Pétrarque, aux genres d'agrément, églogue, élégie, récits utopiques et allégoriques (*l'Utopia* de More, 1518, la *Civitas Veri* de Bartolommeo d'Elbene, 1609), voire au roman allégorique (*l'Argenis* de Barclay, 1621). Mais c'étaient tout de même les nouvelles littératures nationales (à commencer par l'italienne) qui avaient l'oreille du grand public, notamment noble, sachant lire, mais ignorant le latin des humanistes, et héritier dans sa propre langue de traditions littéraires remontant au Moyen Age plutôt qu'à l'Antiquité. Le plaisir était du côté des poètes, romanciers et essayistes en vulgaire. Le savoir, d'origine antique, était du côté des humanistes néo-latins. La traduction faisait le pont entre les deux univers (la plus célèbre est bien sûr au XVI^e siècle, celle des *Vies parallèles* d'Amyot, 1565-1575). Cette situation de diglossie de l'humanisme européen avait ses racines en Italie, et le Nord de l'Europe en fut longtemps tributaire, tant avait de prestige le modèle proposé par Pétrarque et perfectionné avec succès par ses nombreux héritiers italiens. Au XVI^e siècle cependant, commencent à apparaître des symptômes de rupture avec le modèle humaniste italien. La République latine des Lettres, étendue au Nord de l'Europe, applique la critique philologique au droit, à l'histoire, à l'Écriture sainte, et développe toute une gamme de disciplines, géographie, cosmographie, astronomie, zoologie, phytologie, etc. sur la base des textes mieux connus de la science antique. Cette encyclopédie en expansion ne s'accommode pas du latin « classique » et littéraire, même si elle continue à s'en servir pour ses publications majeures. La conversation et la correspondance savantes recourent dès le début du XVII^e siècle à l'italien ou au français. Mais l'empire même de cette République latine des Lettres, qui avait réussi à se maintenir et à s'accroître jusque dans les années 1630, fléchit alors assez rapidement.

On ne saurait exagérer le rôle de la France, et notamment de Paris, dans ce tournant des Lettres et des sciences européennes. La « question de la langue », posée autrement en France qu'en Italie, est pour beaucoup dans ce phénomène. Le projet italien de maintenir deux langues littéraires (l'une retrouvée par la philologie humaniste : le latin élégant des « cicéroniens », l'autre un italien littéraire, plus écrit que parlé et subordonné à l'imitation du premier) était un projet conservateur. Il restaurait des formes éloignées des choses. Il tenait l'esprit en lisière, comme l'a bien vu Galilée, aussi étroitement que la censure inquisitoriale elle-même. Cette fidélité à la Rome de Cicéron freinait l'usage du latin comme langue technique, elle perpétuait dans les Lettres italiennes l'erreur que la Pléiade française leur avait empruntée : l'imitation « maniériste » et savante de l'Antiquité, pour un public confiné. La France, sous Henri IV, s'affranchit de cette double entrave. En quelques décennies, non seulement le « français du roi » devient une langue littéraire vivante qui se dégage de l'imitation scolaire des Anciens, au point d'être adoptée de plus en plus volontiers par de « nouveaux savants » qui cessent eux-mêmes de se réclamer de l'autorité antique : Mersenne, Descartes, Desargues, Pascal. Ne parlons pas de « rupture ». La variété et la complexité du paysage français sont tels que l'on n'aurait aucune peine à montrer par exemple l'extrême vitalité de la poésie néo-latine du XVII^e siècle français, ou encore une tenace fidélité au programme poétique de la Pléiade jusque sous Louis XIV. Ni Mersenne, ni Descartes, ni Pascal, n'ont pris du jour au lendemain le pouvoir philosophique et scientifique. La science du XVI^e siècle, la philologie des humanistes, continuent jusqu'au XVIII^e siècle à occuper d'excellents esprits, et à donner lieu à des ouvrages de haute qualité. Gassendi et Huet continuent à publier en latin. Mais un obstacle majeur, le mythe italien d'une continuité ininterrompue de l'Antiquité à la Renaissance, était néanmoins levé en France. Pourquoi en France ?

Ce mythe italien y avait toujours été combattu, même lorsqu'il fascinait le plus fortement. Un « arcane » de la monarchie gallicane s'opposait à sa réception docile : la *translatio studii ad Francos*. Selon cet autre mythe, le cycle du savoir antique était clos. Un autre cycle, accomplissant le précédent, mais le portant à un degré supérieur, avait son point de départ en France. Ce mythe était donc aussi un acte de foi prophétique et philosophique. Il poussa par exemple le cardinal de Bérulle à encourager le jeune Descartes, qui se proposait de délivrer la science chrétienne du joug d'Aristote. Mais pourquoi cet acte de foi fut-il alors si fermement et si largement partagé ? Contentons-nous ici de constater que Mersenne, Descartes, Pascal, Malebranche dévoilent bien un horizon entièrement nouveau et ouvert de la pensée, qui donne enfin corps au mythe de la *translatio studii ad Francos*. On peut aussi suggérer que l'entrée en scène d'un « nouveau public », rassemblé à Paris, favorisa et soutint cet avènement philosophique et scientifique. Si ce « nouveau public » est là, c'est sans doute parce que Paris est devenu vraiment, sous les

Bourbons, la capitale politique et militaire du royaume, au centre des affaires européennes. La noblesse française en nombre s'installe à Paris. Elle y construit des hôtels magnifiques. Elle y donne le ton. Elle constitue le « public », femmes et hommes, dont *il faut* avoir l'oreille. Or la noblesse française, qui est en train de devenir, plutôt contre son gré, une caste de loisir, se pique maintenant de parler le français avec le plus d'élégance et d'esprit. Ses princes et ses gentilshommes, même s'ils ont fait des études humanistes, s'empressent de faire oublier cette teinte de roture. Ils se veulent traditionnellement vaillants (leur vocation guerrière les oblige cependant à acquérir des notions d'ingénieur) et galants (leur galanterie les oblige à avoir des notions de poésie et de musique). Il se veulent maintenant des « esprits forts ». Montaigne a préparé pour eux le terrain, libre de préjugés, où les attendent Descartes et Pascal.

La cosmologie cartésienne, qui a déjà conquis les salons parisiens à l'époque des *Femmes savantes* (1672), fait l'objet d'un dialogue galant dans le parc des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle (1686). La « nouvelle science » et le parti littéraire des « Modernes » jouent ensemble sur le souci de n'être pas dupe qui caractérise ce public intelligent, prestigieux et de loisir. L'« universalité de la langue française », qui est en train de s'imposer sur celle du latin des savants, tient de ce public brillant et oisif son empire sur l'Europe des cours. Quand Pierre Bayle en 1697, publie son *Dictionnaire historique et critique*, où il résume, en français, l'essentiel de trois siècles d'humanisme, et les sauve pour le siècle des Lumières, il l'a composé en tenant compte de cet élargissement récent de la République des Lettres, dont la France a été le théâtre. Aux humanistes érudits qui lui reprochent d'avoir fait trop de concessions à la curiosité d'ignorants, il répond (dans *Suite des réflexions sur le prétendu jugement du public*, 17 septembre 1697) :

« Henri de Valois et les savants de sa volée trouvent superflu dans un ouvrage tout ce qu'ils savent déjà, ou tout ce qu'ils n'espèrent point de tourner un jour à leur profit. Mais ils devraient compatir aux nécessités des demi-savants, et du vulgaire de la République des Lettres. Ils devraient savoir qu'elle est divisée en plus de classes que la République romaine. Chacune a ses besoins, et c'est le propre des Compilations de servir à tout le monde, aux uns par un côté, et aux autres par un autre. Ils se trompent donc malgré leurs belles lumières, lorsqu'ils disent absolument : *Ceci est utile et nécessaire, cela est superflu*. Ces attributs ne sont-ils pas relatifs ? Dites plutôt, *Cela est inutile pour moi, et pour mes semblables, utile ou inutile néanmoins pour cent autres gens de Lettres*. Ce n'est pas raisonner juste que de dire : un tel ouvrage mériterait l'approbation des plus savants hommes de l'Europe s'il était plus court, donc il eût fallu le faire plus court. N'allez pas si vite. Il n'y a rien d'inutile dans ces volumes que vous marquez ; car ce qui ne vous peut servir, servira à plusieurs autres ; et je suis bien assuré que si l'on pouvait assembler tous les Bourgeois de la République des Lettres, pour les faire opiner l'un

après l'autre sur ce qu'il y aurait à ôter ou à laisser dans une vaste compilation, on trouverait que les choses que les uns voudraient ôter, seraient justement les mêmes que les autres voudraient retenir. Il y a cent observations à faire tant que les véritables qualités de cette sorte d'ouvrages, que sur l'*inséparabilité* de la critique et des minuties. On en peut aussi faire beaucoup sur la différence qui se rencontre entre un bon livre et un livre utile ; entre un auteur qui ne se propose que l'approbation d'un petit nombre de scientifiques, et un auteur qui préfère l'utilité générale à la gloire de mériter cette approbation, qui n'est pas moins difficile à conquérir qu'une couronne ».

Dans un autre essai qu'il adjointra aussi aux éditions suivantes de son *Dictionnaire*, sa *Dissertation sur le jour*, Bayle, sous l'apparence d'une érudite confrontation d'opinions relative à la mesure du temps, livre le fond de sa pensée sur sa propre conception du journalisme et de la science moderne. Le savoir désormais n'est plus ésotérique, ni révélé une fois pour toutes en un point quelconque du temps. La vérité est vraiment devenue *fille du Temps*. Non qu'elle soit suspendue au caprice de l'opinion : se révélant peu à peu, objet d'un jugement critique dans le temps, elle n'en doit pas moins chaque jour rallier à ce travail une opinion qui est, en dernière analyse, son tribunal. La République des Lettres n'est plus un Etat hiérarchisé, divisé entre clercs et laïcs, savants et ignorants : c'est une série de cercles concentriques de plus ou moins savants, dont le centre se déplace dans le temps, et qui de jour en jour, de crise en crise, travaille à faire émerger et connaître la vérité. L'orgueil et l'indépendance d'esprit du public de loisir parisien a précipité cette métamorphose. Les savants, à moins de renoncer à la science, ne peuvent ignorer cette situation nouvelle. Pour sa part, Bayle a le sentiment qu'en publiant, sous une forme coupée, apparemment capricieuse et fourmillante, la mémoire critique de l'Europe, il ne s'est pas contenté de former et nourrir le jugement du public, il a contribué à lui faire goûter l'esprit critique. Il lui a appris à soumettre le legs de l'érudition humaniste au doute méthodique cartésien. Il a sauvé l'acquis de l'ancienne République des Lettres, en le rendant intelligible et savoureux pour un nouveau public d'amateurs, partie intégrante désormais d'une nouvelle République des Lettres.

L'aristocratie « classe de loisir » parisienne a donc, au cours du XVII^e siècle, conquis un « droit de Bourgeoisie » dans la République des Lettres. Elle est devenu l'arbitre des choses de l'esprit, et en échange, elle a donné à celles-ci, propriété jusque là de gens d'Eglise ou de roturiers, une liberté, une autorité, une vivacité qui lui font croire revenue l'Athènes de Périclès et de Platon. Les Lettres nouvelles et françaises qui prennent au XVII^e siècle la succession des *humaniores litterae* de l'ancienne *Respublica literarum* ont la chance, pour la première fois depuis l'Antiquité grecque et latine, de s'appuyer sur une langue littéraire et savante qui est *aussi* une langue vivante et parlée. Le hiatus entre la langue savante et écrite et les

langues « vulgaires » s'efface dans la langue de Vaugelas, de Malebranche et de Bayle. Les conséquences de ce fait français, insensible et immense, sont elles aussi de vaste portée. La plus évidente est le changement de centre de gravité des choses de l'esprit. Nous l'avons vu l'an dernier en étudiant la Querelle des Anciens et des Modernes. L'origine et l'objet du savoir cessent d'être situés *hors du temps*, dans le Ciel des fixes de l'ancienne cosmologie, ou dans une Antiquité détentrice des deux révélations, la « naturelle » et la surnaturelle » : ils prennent maintenant la forme de « nouvelles », en devenant dans la réflexion critique de la République des Lettres, dont les cercles concentriques englobent les savants, les demi-savants, et les « amateurs » mondains, qui lisent et parlent avec eux la même langue, le français. A l'ancienne hiérarchie des disciplines succède une convergence libérale, manifestée par le journalisme naissant et par la prolifération des « Querelles ». Nouvelles et débats font affleurer chaque jour des essais brefs, dont le chatolement permet au « public » de participer à l'état présent d'un savoir en devenir. Grâce à l'homogénéité linguistique entre les savants et le public, entre le loisir studieux et le loisir mondain, celui-ci peut non seulement avoir accès aux nouvelles scientifiques, aux discussions dont elles sont l'objet, il peut aussi argumenter et prendre parti hautement. Tout un phénomène oral vient s'agréger à la République des Lettres, la dotant d'une sorte d'opinion publique dont elle doit maintenant tenir le plus grand compte.

C'est la « conversation française », dont l'encyclopédisme et le cosmopolitisme s'accroît sans cesse au XVIII^e siècle, et dont les salons parisiens, spectacle pour toute l'Europe, concentrent l'autorité et la curiosité. La « disposition » des hôtels particuliers, leur décor, les arts plastiques et décoratifs, travaillent à créer, avec l'art des jardins, un milieu liquide, miroitant et ductile pour cette grande affaire française, la sociabilité orale. L'importance que prend, au cours du règne de Louis XIV, cette « conversation française », est sans doute due, nous l'avons vu, à la disponibilité de l'aristocratie, à la conversion de son loisir aux choses de l'esprit et du cœur. Il se trouve que cet esprit noble de loisir, Montaigne l'avait le premier pressenti, est accordé au caractère audacieusement sceptique et à facettes du savoir moderne. Dans un admirable essai-préface à ses *Nouveaux dialogues des Dieux*, intitulée *Discours sur la nature du dialogue* (1711) Toussaint Rémond de Saint-Mard rattache cette nouvelle manière de comprendre aux précédents antiques de l'Académie platonicienne, de la Nouvelle Académie cicéronienne, de l'ironie de Lucien. Mais elle ne s'est accomplie selon lui que chez ce disciple de Descartes : Fontenelle.

« Je ne sais pourquoi, écrit-il, l'air décisif est devenu si fort à la mode. On ne songe pas peut-être qu'il marque de la vanité autant que de l'ignorance. Quand on a considéré un objet, on se donne l'audace d'en juger : on l'a, dit-on, tourné en tous les sens, on en a vu toutes les faces ; qui le sait ? Et ne se peut-il pas qu'il en soit échappé à l'esprit ?

Qui sait encore si cet objet n'a pas des faces qui ne lui ont point été données pour être aperçues ? Le plaisir de l'examen devrait suffire à notre raison : ténébreuse et bornée comme elle est, il lui sied mal de décider ».

La lumière ne peut donc jaillir que de la confrontation des esprits : dans leurs limites mêmes, selon leurs pentes propres, ils contribuent, s'ils ne prétendent pas trancher, à faire au plus près le tour des choses. L'art de la conversation est donc un essayisme du connaître généralisé et libéral. S'il convient au loisir aristocratique et lettré, à sa « curiosité » victorieuse de la « vanité » et de la « paresse », tentations nobles, il répond aussi dans son ordre aux préalables de la recherche moderne, au doute méthodique et critique qui l'inspire, à la dialectique de l'expérience qui gouverne son tâtonnement et ses progrès. Entre « nouvelle science », journalisme, littérature et conversation, à des degrés divers de profondeur, une certaine harmonie cognitive se manifeste : les « nouveaux savants » reconnaissent pour leur le dialogisme généralisé des « nouveaux lettrés » du grand monde parisien, avec son ironie, avec son art de soumettre toutes choses au trébuchet de l'esprit, intuitif et pénétrant. Les femmes tiennent un rôle essentiel et même déterminant dans cette partie, par une heureuse revanche sur l'injustice qui les prive d'éducation humaniste ou scolastique. Dans le *Recueil de ces Messieurs* (attribué à Caylus, Crébillon fils et Duclos, Amsterdam, 1745) on pose en principe que le peu de souci d'éduquer la jeune fille lui laisse toutes ses chances de « penser d'elle-même », refusées en revanche aux jeunes gens scolarisés :

« Elle reçoit ses idées de l'impression des objets, elle pense ; bientôt, elle fait des comparaisons, elle tire ensuite des conséquences, voilà sa raison formée. Ses pensées naissant les unes des autres, sont toujours justes. On dira peut-être qu'elle n'est obligée que d'objets peu importants, mais je n'en connais point qui le soient les uns plus que les autres. Tout consiste à les voir tels qu'ils sont. D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus important que d'étudier les hommes et de connaître leur caractère ? Veut-on juger de la différence d'éducation, il suffira de voir un jeune homme sortant du collège en présence d'une soeur est toujours au fait de la conversation, et quelquefois en est l'âme. Pourquoi ? C'est qu'elle n'a point appris le latin. Pourquoi les Romains avaient-ils plus d'esprit que nous ? C'est qu'ils n'apprenaient pas le latin. Comme ils apprenaient le grec, les Grecs qui n'apprenaient rien avaient plus d'esprit qu'eux. Ainsi je conclus qu'on doit aimer, estimer et respecter les femmes. C'est même très bien fait de les aimer toutes à la fois, ne fût-ce que pour aimer l'inconstance ».

La *Marianne* de Marivaux, d'emblée « adoptée » par les habitués du salon de Madame de Tencin (dans le roman, Madame Dorsin) répond à cette définition de la naïveté éclairée des femmes, modèle pour l'*epoché* noble, elle-même en consonance spontanée avec le « bon sens » populaire.

La barrière linguistique et érudite étant levée, la « conversation française », réveil de la « naïveté » éclairée des dialogues attiques, réunit gens de lettres

et gens du monde, hommes et femmes, *kaloikagathoi*, (mais irresponsables politiquement) dans une égalité d'esprit qui élargit la citoyenneté de la République des Lettres à quiconque a reçu la grâce que Descartes avait supposée sous la fameuse hyperbole du *Discours* : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ».

Cet empire qu'exerce sur l'Europe et dans la nouvelle République des Lettres la conversation française ne s'est pourtant pas imposé sans résistance, en France même. Elle a été l'objet d'un débat acharné qui a duré pendant le règne du Grand Roi (qui fit de son mieux pour l'arrimer à sa Cour).

Ce débat a fait entrer en lice théologiens et moralistes, romanciers et dramaturges. Alors qu'un accord unanime se fait sur les règles de la *civilité*, qui s'appliquent uniformément et internationalement à la vie active et à la vie de loisir, la conversation (liée au « vivre noblement » à Paris) est un sujet brûlant et controversé sur lequel la plupart de nos grands écrivains classiques ont pris position. Ses apologistes les plus considérables ont été en effet Molière (depuis les *Précieuses ridicules* jusqu'aux *Femmes savantes*, avec un sommet : *Le Misanthrope*) et le La Fontaine des *Amours de Psyché* et du *Discours à Madame de La Sablière*. La Fontaine est lié à l'aristocratie française la plus soucieuse de soustraire son loisir, la seule liberté qui lui reste, à « l'esclavage » de la cour et de l'armée royales. Il est l'ami de La Fare et de Chaulieu, des duchesses de Bouillon et de Mazarin, de Saint-Evremond et des Vendôme. Il est le poète de la conversation, art de vivre et de comprendre qu'il associe à l'amitié, à la « paresse », et au songe. Nul mieux que lui n'a senti la parenté profonde entre le « loisir lettré », tel que l'humanisme l'a réinventé pour les laïcs modernes, et le « loisir noble », tel que le définit toute une tradition philosophique remontant à Aristote. Les maximes de La Rochefoucauld critiquent l' « amour propre », mais pour l'initier à cette « honnêteté » qui ouvre l'esprit au jeu supérieur de la réflexion dialoguée et détachée sur le phénomène humain. Cette réflexion orale à plusieurs suppose en effet une ironie radicale vis-à-vis du « moi » enclavé et l'émergence d'un « je » ouvert capable d'argumenter avec autrui. La Rochefoucauld est proche de Port-Royal. C'est de là en effet qu'est venu l'éclairage le plus tranchant sur la conversation française naissante. En 1699, paraissent les *Pensées* de Pascal, et en 1671, la première série des *Essais de morale* de Pierre Nicole. La philosophie pascalienne de l'ennui et du divertissement, rajeunissant les lieux communs de la théologie morale chrétienne, met celle-ci à l'heure de l'objet nouveau : l'art de converser comme mode de comprendre et comme mode d'être « mondains ». C'est ce mode d'être que Pascal décrit comme une fuite devant la vérité humaine : il est par définition incapable de vérité, donc de repos. Seule la conversion, qui met en face de la vérité humaine, crée les conditions d'une véritable conversation, et donc d'un être et d'un connaître authentiques. Pascal, comme l'Arnauld de la *Logique*, contribue plus que quiconque au XVII^e siècle à éclairer les conditions psycholo-

giques et les instruments argumentatifs de la conversation française. Nicole, co-auteur de la *Logique*, combat dans ses *Essais* la vanité des conversations « ordinaires » : « L'entretien ordinaire, écrit-il, est accompagné de deux choses, de l'oubli de Dieu et de l'application aux choses du monde, et ces deux choses sont les sources de toutes les tentations ». Mais comme Pascal, il n'en est que plus disposé à rechercher, pour les esprits déniaisés par la foi chrétienne, les conditions les plus favorables à un dialogue avec soi-même et avec autrui portant sur la chose même.

Les auteurs augustiniens ne veulent connaître de conversation qu'après conversion. Le Chevalier de Méré leur oppose en 1677, dans une série de *Discours (De la Conversation, Des Agréments, De l'Esprit)*, une définition de la conversation comme art dont la « perfection », exigeante et fuyante, suffit à « occuper toute une vie ». Pour Pascal, sans le préalable de la conversion chrétienne, elle cachait un manque d'être inguérissable et agité. Elle est par elle-même pour Méré l'acheminement à un mode d'être supérieur, l'« être de bonne compagnie ». Cet être conversationnel est à la fois le point de départ et le point d'arrivée d'une conquête de soi et d'une découverte d'autrui inépuisable en surprises, en progrès. C'est une fugue musicale toujours recommencée, dont les variations mettent à l'épreuve et font mûrir un véritable génie harmonique qui accomplit la vocation naturelle de l'homme. Pour « rendre heureux ceux qui vous écoutent », il faut se plier à une rigoureuse discipline du loisir. Il faut y avoir affûté une « grande justesse de goût et de sentiment pour découvrir la juste proportion », chaque fois différente, entre son propre moi-Protée et celui des autres. Une telle sûreté d'archet ne peut être recherchée, et à plus forte raison atteinte, que par des naturels doués et qui ont « la vocation » à l'état superlatif. L'art de conversation, comme les autres arts, plus que les autres arts, n'est pas à la portée du vulgaire :

« C'est un secret bien rare de sentir toujours ce qui convient le mieux... ; c'est une science qui s'apprend *comme une langue étrangère* [je souligne], où d'abord l'on ne comprend que peu de chose. Mais quand on l'aime et qu'on l'étudie, on y fait incontinent quelques progrès. Cet art semble avoir un peu de sorcellerie. Car il instruit à être, et c'est par là que l'on découvre un grand nombre de choses qu'on ne verrait jamais autrement, et qui peuvent beaucoup servir ».

La cause est désormais entendue, et même la critique sévère de Port-Royal dirigée contre la mondanité n'a réussi qu'à éloigner un peu plus le repoussoir de cette conversation utilitaire et frivole que Méré est le premier à dédaigner. L'idéal de la conversation française est d'autant plus attrayant qu'il est rare, difficile, quasi initiatique. En 1688, La Bruyère lui consacre un chapitre de ses *Caractères*. Selon la doctrine énoncée par Méré, il distingue la société en général, « le monde » vulgaire (que « le sage évite quelquefois de peur d'être ennuyé ») de la conversation entre amis, entre pairs, où l'on sait pratiquer en commun la maxime :

« Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui ».

La sociologie du loisir noble à cette époque ne se résume sans doute pas à la philosophie de la conversation où elle veut s'accomplir. Mais cet idéal définit la sphère d'autorité que la République des Lettres lui attribue désormais, et qui a bel et bien son centre dans l'élite élégante de la société parisienne. Fontenelle, pendant près d'un siècle (né en 1657, il meurt en 1757) aura été son Socrate. Membre de l'Académie française (1691) et de l'Académie des sciences (1699), il aura été tour à tour l'oracle du salon de Madame de Lambert, de celui de Madame de Tencin, et de celui de Madame Geoffrin. Son disciple l'abbé Trublet (habitué du salon de Madame de Tencin) publiera en 1735, dans ses *Essais* sur divers sujets de littérature et de morale un essai *Sur la conversation*. Avec l'essai de Moncrif, paru en 1738, *Sur la nécessité et les moyens de plaire*, c'est le meilleur témoin sur ce moment « classique » de la conversation parisienne : les années 1730-1750.

L'abbé Trublet peut écrire :

« Malgré tous les défauts qu'on attribue aux Français, c'est en France, et les étrangers équitables en conviennent, qu'il faut chercher le talent de la conversation. Il est plus commun et plus estimé chez eux que chez toute autre nation. Le même tempérament qui la leur fait aimer les dispose à y réussir. Ils parlent *facilement* [c'est la *facilitas* selon Quintilien, l'art d'improviser à propos], par un effet de cette même vivacité qui les rendant à charge à eux-mêmes, leur fait rechercher la conversation pour s'y délivrer de ce fardeau. De là vient que c'est le principal emploi de *leurs honnêtes gens désoccupés* [je souligne]. Le François ne saurait, comme l'Espagnol, plus tranquille est plus grave, soutenir une solitude oisive, content pour ainsi dire de lui-même, heureux par le seul repos. S'il n'a rien à faire, il va chercher quelqu'un qui l'entretienne, ou qu'il puisse entretenir, et il le trouve aisément parmi les gens les plus occupés, qui ne sont pas toujours fâchés qu'on les détourne par quelques moments d'un travail ennuyeux et pénible ».

Le « divertissement », que décrivait Pascal pour le condamner, a si bien réussi qu'il appartient désormais à la définition du caractère national. Mais c'est tout de même la classe de loisir française, nobles et gens de lettres, réunie dans les salons parisiens, qui *représente* à son degré de perfection, comme une équipe ou un orchestre national qui n'aurait point de rivaux, le naturel des Français porté au rang de grand art moderne :

« Le goût de la conversation, chez les Français, se mêle à tous les autres plaisirs et quelquefois, paroît presque les exclure. Ils vont au spectacle plutôt pour causer que pour le spectacle même (on pourrait en dire autant de l'Opéra et du Concert Spirituel). Ceux de leurs jeux qu'ils appellent jeux de commerce et de société ne sont souvent qu'une conver-

sation les cartes à la main. Il en est de même de leurs repas. Le plaisir de s'entretenir avec d'aimables convives entre eux entre-t-il pour beaucoup dans ce qu'on appelle sçavoir donner à manger. Le plaisir de la conversation mêlé à celui de la bonne chère est de lui-même un préservatif contre l'intempérance ; et en effet, les Français sont plus longs et néanmoins plus sobres dans leurs repas que la plupart des peuples ».

Le Parlement parisien de la conversation française a donné naissance à un genre littéraire oral. L'abbé Trublet va même jusqu'à y distinguer des « sous-genres », avec une subtilité d'observation comparable à celle de son ami Marivaux, qui disait de son théâtre et de ses romans qu'ils devaient être les miroirs de la conversation.

L'abbé Trublet écrit :

« Il faut distinguer deux sortes de conversations, l'une suivie et qui roule sur un même sujet [*c'est l'héritière de la « conférence » selon Montaigne*] ; l'autre où l'on parle successivement de plusieurs choses différentes, selon que le hasard les amène. Celle-ci est la plus ordinaire et la plus conforme au génie français ».

Ces *miscellanea* oraux correspondent à la variété des nouvelles publiées par les journaux. Ils répondent aussi à ce genre d'ouvrages qui ont la faveur du public sous la Régence et sous Louis XV : les *Anas*, les *Esprits* (de Monsieur de Fontenelle, de Monsieur de Voltaire, etc.), les *Essais*, les *Recueils*, toutes « compilations » sans ordre apparent dont relève aussi, dans un ordre supérieur, le *Dictionnaire* de Bayle.

Mais pour se faire une idée encore plus précise de cette mobilité et de cette rapidité dont sont capables les instrumentistes de la conversation française au XVIII^e siècle, il faut se reporter, autant qu'aux admirables « dessins d'attitude » de Watteau, au chef-d'oeuvre trop oublié de Paradis de Moncrif, Lecteur du roi Louis XV : *l'Essai sur la nécessité et sur les moyens de plaire* (1738). Il faut le confronter avec le traité de Raymond de Saint-Albine sur le *Comédien* (1745). Dans l'analyse que Moncrif propose de l'être de loisir et de conversation, mais aussi dans le vivant miroir du théâtre qu'étudie Saint-Albine, on voit se dessiner un « gai sçavoir » de « l'être ensemble », qui est la raison d'être de toute une société.

« C'est lui qui donne l'âme aux qualités les plus heureuses que nous ayons reçues de la nature et de l'éducation, soit qu'elles appartiennent à la figure, soit qu'elles tiennent au caractère. Sans lui, les hommes qui sont doués de cet avantage ne les portent point à leur véritable prix. Il ne faut, pour s'en convaincre, que les considérer par leur cause et par leurs effets.

En général, il y a, lorsqu'on agit, ou qu'on parle, de certaines dispositions du corps, de certaines expressions du visage, du geste, de la voix,

convenues (ce me semble) dans chaque Nation, pour rendre tel sentiment, ou telle pensée, et c'est le meilleur choix entre ces actions qu'on regarde comme les plus naturelles, qui forme ce qu'on appelle *l'air d'éducation, l'air du monde*, et en un mot, ce qu'on approuve dans notre extérieur, ce qu'on y applaudit indépendamment de la régularité de la figure.

Dans une personne qui parle, la grâce extérieure dépend de cet accord entre ce qu'elle dit et l'action dont elle l'accompagne ; il faut que de l'un et de l'autre il ne résulte qu'une même idée dans l'esprit, et de celui qui l'écoute, et de celui qui la voit.

Et de même que l'art des comédiens supérieurs dans leur profession est de s'approprier toutes les actions heureuses et de ne les marquer qu'au degré, qu'à la nuance, qui convient le plus exactement au fond du caractère et à la situation actuelle du personnage qu'ils représentent, c'est dans les gens du monde le plus ou moins de délicatesse d'esprit et de sentiment qui fait que les actions sont plus ou moins agréables. Il faut observer que comme ces actions convenues, et qui distinguent une Nation, varient d'une manière sensible dans les personnes de différentes conditions, les expressions du visage, du geste, de la voix, sont *un second langage* [c'est presque une citation de Méré] qui a son style et qui marque, ainsi que le fait le choix des mots et la manière de les prononcer, l'extraction plus ou moins élevée, ou du moins l'honnête ou la mauvaise éducation.

C'est sans doute un avantage qu'un extérieur qui nous annonce favorablement, il accrédite par avance les autres qualités dont nous pouvons être ornés ; on voit des personnes qui, lors même qu'elles ne nous entretiennent que d'objets peu intéressants, ont l'art d'exciter, d'accroître, de fixer votre attention, soit par la manière de vous adresser leurs regards, soit par une grâce répandue dans leur action, qui vous inspire une disposition à leur applaudir, et même à découvrir en elles plus d'esprit qu'elles n'en font paraître.

Mais quand cet accord heureux du geste et de la pensée, cette éloquence des regards, cette grâce dans l'action, qualités toujours désirables, ne sont qu'une disposition heureuse des organes, quand ce qui nous touche en elles n'a d'autres rapports avec vous que l'impression agréable qu'elles font sur nos sens, leur effet ne nous est bien sensible que la première fois que nous l'éprouvons, bientôt l'habitude nous les rend indifférentes, à moins qu'une certaine âme, que le sentiment peut donner, ne les soutienne.

Pour déceler quelle est cette âme, qui assure le succès des qualités qu'on croirait devoir réussir par elles-mêmes, revenons à l'homme que j'ai dépeint avec un extérieur qui prévient si puissamment en sa faveur. Si

vous recherchez les causes des impressions avantageuses qu'il a faites sur vous, vous connaîtrez qu'elles naissent d'un empressement qui était en lui de vous occuper, non par la vanité d'être écouté, mais par un désir d'attirer votre attention et votre suffrage, qui suppose le cas qu'il faisait de votre estime ; tous ceux qui, comme vous, l'environnent, resteront persuadés que cet empressement marqué, ces regards obligeants, quoique ramenés successivement à tout le cercle, leur étaient adressés de préférence, cette idée sera imprimée dans chacun d'eux : il n'a songé qu'à me plaire.

C'est donc la disposition de l'esprit et non celle du corps qui fait valoir notre extérieur ; les agréments du maintien et du geste, qui ne consistent que dans la régularité convenue des mouvements, sont purement arbitraires ; ce qui à cet égard est une grâce à Paris, pourrait devenir singulier à Madrid, ou à Londres ; mais cet air d'attention, d'empressement, cette satisfaction à vous voir, que donne le désir de plaire, réussit toujours, et partout il fait distinguer même dans les hommes dont nous n'entendons pas le langage, il marque la volonté de se rapprocher de nous, qui nous flatte, parce que c'est faire notre éloge, et qui nous dispose à les applaudir et à les aimer. »

Le savoir-vivre, porté à ce degré de connaissance de soi et d'intuition d'autrui devient à la fois une philosophie et une danse de la vie. A l'image de cette urbanité parisienne, la littérature contemporaine (Marivaux, Crébillon fils) est capable d'une subtilité d'analyse que seuls retrouveront les romanciers « mondains » de la période 1880-1914, Bourget, James et Proust. Le sens des gestes, des expressions du visage, des attitudes, du mouvement des mains, des inflexions de la voix y est interprété avec bonheur et ce « second langage » implicite, évasif, oblique, tout en « finesses », s'apparente au langage des arts plastiques selon une évidence alors largement partagée. C'est la version française de l'*Ut pictura poesis*. La parole n'a rien à perdre dans cette « interaction des signes non-verbaux ». Le jésuite Bouhours (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671, *Manières de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, 1687, *Pensées ingénieuses*, 1689) et ses disciples, Montfaucon de Villars (*De la délicatesse*, 1671) et Morvan de Bellegarde (*Réflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du monde*, 1688, *Réflexions sur le ridicule et les moyens de l'éviter*, 1696), avaient posé les prémisses sous Louis XIV d'une rhétorique propre à la conversation française, libre héritière du *sermo* antique, et distincte des tentatives analogues que l'Italie (le Courtisan de Castiglione, 1528) et l'Espagne (Baltazar Gracian, *L'art du génie*, 1628) avaient esquissées à une échelle beaucoup plus modestes. La contribution théorique des rhéteurs jésuites, ou apparentés, à la conversation française, est impressionnante. Leur souci d'effacer le succès que les *Provinciales* avaient valu à Port-Royal les avait convaincus qu'il fallait sacrifier quelque peu leur attachement au latin et à la rhétorique de Collège. Mais pour cette théorie du

dialogue moderne et français, la contribution de Port-Royal, en dépit de son soupçon augustinien contre la mondanité, est sans rivale. Aux réflexions profondes de Pascal sur l'art de persuader s'ajoutèrent la *Logique* d'Arnauld et Nicole, en 1662, puis *L'Art de parler* de Bernard Lamy (1678), un Oratorien, très proche de Port-Royal, et dont le traité ne cessa plus de faire autorité jusqu'au début du XIX^e siècle. Les deux écoles de philosophie conversationnelle sont très différentes, sinon opposées. Elles ne furent pas d'ailleurs les seules : pour ne rien dire de régents tels que René Bary, une « école » épicurienne, dont relèvent (dans le sillage de Gassendi) Molière et La Fontaine, Méré et Saint-Evremond, contribua au débat théorique parisien autour d'une connaissance moderne qui passe autant par le dialogue oral qu'écrit. Ce débat s'est poursuivi au XVIII^e siècle, et le « monde » parisien n'a pas manqué de maîtres de rhétorique proprement française. Michel Foucault et Gérard Genette ont les premiers attiré l'attention sur le *Traité des Tropes* de Du Marsais (1729-1730) rétabli depuis dans son contexte par l'étude de Françoise Douay (Flammarion, 1988). Les linguistes pragmatiques ont redécouvert à leur tour le chanoine Gamaches, auteur en 1718 des *Agréments du langage réduits à leurs principes*, dont la troisième partie vient d'être rééditée par Jean-Paul Sermain (Paris, Cendres, 1992). Jean-Paul Sermain, dans une excellente préface (*L'art de la répartie*) met en évidence la « modernité » de ce traité, où il veut reconnaître des préoccupations communes avec la plus actuelle linguistique de l'énonciation : « présupposition, interaction communicationnelle, polyphonie, intégration de la voix de l'autre ». On pourrait faire le même profit du traité de Rémond de Saint-Mard, déjà cité. Du Marsais a fréquenté assidûment le salon malebranchien et fénelonien de Madame de Lambert. Membre de l'Académie des sciences comme Fontenelle, Gamaches est cité par Voltaire. Rémond de Saint-Mard a fait partie des hôtes habituels de Madame de Tencin.

Ce n'est pas accident ni hasard. Les salons du XVIII^e siècle, loin de relever de l'histoire anecdotique, méritent en effet de retenir l'attention de l'histoire sociale et de l'histoire philosophique. Dans ces hauts-lieux de la conversation française, le loisir lettré et le loisir aristocratique composent, il faut y insister, le véritable Parlement de la nouvelle République des Lettres, d'une invention et d'une vitalité déconcertantes, et dont le champ de compétence s'étend à la philosophie morale, aux lettres, aux arts, aux sciences les plus diverses, mais aussi à la diplomatie. L'articulation des grands salons parisiens (nous avons étudié cette année ceux de Madame de Lambert, de Madame de Tencin, et de Madame Geoffrin), aux Académies royales, et pas seulement à l'Académie française, les placent au carrefour des savoirs les plus difficiles, dans leur état le plus récent. Même la cour de Sceaux, entre 1700 et 1715, qui peut sembler la plus brillamment évaporée, compte parmi ses habitués des Académiciens des Sciences et des Inscriptions. La duchesse du Maine avait reçu de son maître Malézieu une excellente éducation littéraire et scientifique. A Châte-

ny, où Malézieu se livrait à des observations astronomiques selon la méthode de Cassini, objets par la suite de communications à l'Académie des Sciences, la duchesse était son assistante. Elle pouvait recevoir à Sceaux, Madame du Châtelet, introductrice avec Voltaire de Newton en France : elles étaient toutes deux « géométristes ».

Les sciences et la galanterie ne sont pas seules à occuper le loisir noble. Arbitre de l'équilibre européen depuis les traités de Westphalie, Paris est au XVIII^e siècle l'objet d'une attention soutenue par les autres capitales. Ambassadeurs et agents étrangers briguent l'accès aux salons de Paris. La conversation française est un remarquable vecteur des négociations diplomatiques. On s'y informe de première main et on y noue des amitiés précieuses. Grimm, l'auteur de la *Correspondance littéraire*, est un agent diplomatique si bien introduit que les cours européennes se le disputent. Le dialogue parisien est aussi un instrument délicat et efficace de l'équilibre européen, dont l'aiguille sensible est à Paris et à Versailles.

Londres a eu sous Charles II son salon parisien, celui de la duchesse Mazarin assistée de Saint-Evremond. Shaftesbury, dès 1710, aussitôt traduit et publié en français à La Haye, écrit un *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, où il souligne que la « raison » a pour fondement la liberté de controverse et la franchise désintéressée dont la conversation est l'exercice. David Hume, en 1748, dans son *Essai de la naissance et du progrès des arts et des sciences*, avidement lu à Paris où il a séjourné à plusieurs reprises, admet que la monarchie française, quoique politiquement arbitraire, est « civilisée » et « tempérée » par l'empire de la conversation qu'elle autorise, et qui diffuse la « politesse des manières » tout en favorisant les arts libéraux. Hume n'en fait pas moins l'apologie de la liberté politique anglaise dont l'aristocratie française est privée, mais qu'il reconnaît moins favorable à la douceur des moeurs et des arts. Cette admiration pour la douceur française et ce sentiment de supériorité politique sont partagés par Lord Chesterfield, un Whig habitué des salons de Madame de Tencin et de Madame Geoffrin, et dont la science d'Antiquaire et de « connaisseur » littéraire et artistique fut récompensée par son élection à l'Académie des Inscriptions en 1755. A sa mort en 1773, on publia ses *Lettres à son fils Philippe*, qu'il avait envoyées à celui-ci pendant son Grand Tour en Europe. Les lettres écrites pendant le séjour que le jeune homme fit à Paris en 1755-1756 sont l'un des meilleurs témoignages étrangers sur la conversation française sous Louis XV, avant les encycliques de Rousseau qui la condamnent dans la *Nouvelle Héloïse* et la *Lettre à D'Alembert sur les spectacles*. La pédagogie à distance déployée par Lord Chesterfield est la plus contraire qui soit à celle de Rousseau dans l'*Emile*. Perfectionné dans les sports et les arts militaires à l'Académie de La Guérinière, le jeune Philippe Stanhope est appelé à recevoir la touche finale de son éducation sentimentale, diplomatique et politique dans le commerce des salons parisiens et sous la

direction des maîtresses de maison amies de son père. C'est dans la conversation française, la plus intrinsèque à la République des Lettres et des Arts, qu'il doit polir son jugement littéraire et son goût artistique avant de siéger au Parlement de Londres. A ce tournant du siècle (c'est en 1750 que Voltaire quitte la Cour de Versailles pour devenir le commensal de Frédéric II de Prusse à Postdam et à Berlin), la « classe de loisir » française, intégrée à la République des Lettres et des Arts, assume non seulement une fonction européenne d'élections des talents et de critique des ouvrages, mais aussi un rôle d'éducation de l'élite internationale princière, politique et diplomatique.

Le cours sera consacré l'an prochain à la personnalité et à l'oeuvre du comte de Caylus (1692-1765), membre de l'Académie de Peinture et de celle des Inscriptions.

SEMINAIRE

Le Parnasse : Allégorie et Poésie

Sont intervenus :

Françoise DOUAY, Professeur à l'Université d'Aix-Marseille, Alexandre CISEK, Université de Münster, Michel ZINK, Professeur à l'Université de Paris IV (L'allégorie, figure de pensée, au Moyen-Age et à l'Age classique).

Pierre MARÉCHAUX (Apollon dans les commentaires d'Ovide et les mythographies humanistes [1480-1500]).

Thomas ROCHE, Professeur à l'Université de Princeton (Les Muses).

Monique MOSSER, Chercheur au CNRS (Typologie du Mont Parnasse dans les jardins à l'époque classique).

Marc FUMAROLI, Professeur au Collège de France (Le cheval ailé, les sources, la flore et la faune du Parnasse).

Philippe MOREL, Villa I Tatti (Le Parnasse astrologique et musical dans le décor italien du XVI^e siècle).

Carlo OSSOLA, Turin (Le Parnasse italien et l'essor des académies, de Pétraque à l'Arétin).

Anne-Marie LECOQ, Ingénieur de Recherches au Collège de France (Les muses du Prince en France au XVI^e siècle).

Alain MEROT, Professeur à l'Université de Paris IV (Parnasse et décors peints à Paris au XVII^e siècle).

Sebastain SCHUTZE, Bibliothèque Hertzienne (Le Parnasse napolitain).

José Luis COLOMER, Maître de conférences associé au Collège de France (Le Parnasse espagnol).

Colette NATIVEL (Le Parnasse de Lord Arundel).

Susanna AKERMAN, Professeur à l'Université d'Uppsala (Le Parnasse de la reine Christine).

Françoise WAQUET, Chercheur au CNRS (Parnasse et Arcadie).

Françoise KARRO, Bibliothèque Nationale (Le Parnasse de Dalayrac).

Pierre GEORGEL, Musées de France (Parnasse et Panthéon par l'image : le XIX^e siècle).

PUBLICATIONS

« La parole vive au XVII^e siècle : la voix », entretien avec Christine Goëmé, *Littératures classiques*, n° 12 (1990), p. 7-11.

« Remarques sur les notions de "Classiques" et de "classicisme" », *Nouvelles de la République des Lettres*, II (1990), p. 7-20.

« Sous le signe de Protée (1594-1630) », *Précis de Littérature française du XVII^e siècle*, sous la direction de Jean Mesnard, Paris, P.U.F., 1990.

« La conversation », *Les lieux de la mémoire française*, sous la direction de Pierre Nora, t. V, Paris, Gallimard, 1991, p. 457-516.

« La "conversation" au XVII^e siècle : le témoignage de Fortin de la Hoguette », *L'Esprit et la Lettre* », Mélanges offerts à Jules Brody, édités par Louis van Delft, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1991, p. 93-105.

CR de Michel LACROIX, *De la politesse. Essai sur la littérature du savoir-vivre* (Coll. Commentaire/Julliard, 1990, 471 pages), dans *Commentaire*, vol. 14, n° 55(1991), *Politesse et politique*, p. 596-598.

« Mozart et le Paris de 1778 », *Catalogue de l'exposition Mozart*, Musée Carnavalet, Paris, Editions Van de Velde, 1991, p. 30-35.

Préface de *Devises pour les tapisseries du Roi*, « Un Art Royal », Bibliothèque Nationale, Paris, Herscher, 1991, p. 7-17.

« André Chastel et l'Italie », dans *Revue des Etudes Italiennes*, CNRS, tome XXXVII, janv.-déc. n° 14 (1991), p. 5-8).

« La raison et l'esprit de la langue », dans *Revue des Deux Mondes*, n° 11, novembre 1991, p. 28-58.

« Venise et la République des Lettres au XVI^e siècle », dans *Crisi e Rinno- vamenti Nell'Autunno del Rinascimento a Venezia*, a cura di Vittore Branca e Carlo Ossola, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 1991, p. 343-357.

« L'Italie tridentine : une civilisation de l'*Otium* », dans *Commentaire*, vol. 14, n° 56 (1991-1992), p. 649-656.

« Littérature et Conversation : La querelle Sainte-Beuve - Proust », *The Cassal Lectures*, London University, 1992, p. 1-22.

« Réflexions sur la Querelle des Anciens et des Modernes, dans *Traverses*, 1992, p. 41-57.

« Le genre des genres littéraires français : la conversation », *Zaharoff Lectures*, Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 1-36.

Préface pour le catalogue des Chefs-d'œuvre du Musée de Lille. Exposition du Metropolitan Museum de New York, octobre 1992.

Introduction à une petite anthologie de la prose française, *La volupté, dialogue, Pausanias à son ami*, d'Antoine Hamilton, dans *Commentaire*, n° 57 (1992), p. 169-170.

CR de Michel Massenet, *Jacob ou la fraude*, collection « Parole Présente », Cerf, 1991, 143 pages, dans *Commentaire*, n° 57 (1992), p. 243-245.

« L'Allégorie du Parnasse dans la Querelle des Anciens et des Modernes », dans *Correspondances*, Mélanges offerts à Roger Duchêne, études réunies par W. Leiner et P. Ronzeaud, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, Günter Narr Verlag, Tübingen, 1992, p.523-534.

« *Otium, convivium, sermo*, La conversation comme "lieu commun" des lettrés », dans *Bulletin des Amis du Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance*, supplément au n° 4, x^e anniversaire de la Société, 1992, p. 17-38.

« Rhétorique et poétique », dans *Lettere Italiane*, Firenze, Olschki, n° 1, 1992, p.3-40.

« Humilité et magnanimité », dans *Autrement*, n° 8, septembre 1992, p. 53-60.

« Eloquence et politique » dans *Revue des sciences morales et politiques*, 1992, n° 1, p. 1-14.

ACTIVITÉS ET MISSIONS

Directeur de l'URA 96, Unité associée Paris-Sorbonne-CNRS, Centre d'étude de la langue et de la littérature française du XVII^e et du XVIII^e siècles.

Membre de la Commission Nationale de l'UNESCO.

Juillet 1991 : Fellow de la **Villa I Tatti**, Florence.

13 septembre 1991 : Ecole du Louvre, « Les académies à Florence au XVI^e siècle », Paris.

7-10 octobre 1991 : Colloque *La conversation à l'âge classique*, Wolfenbüttel.

17-19 octobre 1991 : Congrès **Perelman**, Bruxelles.

27 novembre 1991 : Communication à l'Institut de France, Académie des Beaux-Arts, Paris.

6 janvier 1992 : Communication à l'Institut de France, Académie des sciences morales et politiques.

18 mars 1992 : Colloque **Comenius et son époque**, « Du Paradis du cœur au Collège de Lumière », Paris.

4-10 mai 1992 : Séminaire à l'**Istituto di Studi filosofici di Napoli** et à l'**Università degli studi di Lecce**, « La conversation : genre littéraire oral : un problème de sociologie historique et d'histoire de la Rhétorique ».

18-19-20 mai 1992 : Colloque **Montaigne et le Nouveau Monde**, « Les Anciens du Nouveau Monde », Paris.

23-29 mai 1992 : Rencontres avec les universitaires tchèques et slovaques, philologues, dix-septiémistes et dix-huitiémistes, Prague, Bratislava.

3-4 juin 1992 : Maison d'Erasmus, « Peiresc, prince de la République des Lettres », Bruxelles.

DISTINCTION

Prix de l'Essai de l'Académie française.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

1) Anne-Marie LECOQ, Ingénieur de recherches.

Publications :

« L'enseignement au Collège de France », dans le numéro spécial en hommage à la mémoire d'André Chastel, *Revue de l'Art*, n° 93 (1992), pp. 71-74.

« Pour une écologie du patrimoine », *Revue de l'Art*, n° 94 (1992), p. 5-10.

Conférences :

« François I^{er} imaginaire », conférence à l'Auditorium du Louvre.

« Les Muses du Prince au XVI^e siècle », exposé au séminaire, *Le Parnasse : allégorie et poésie*, du professeur Marc FUMAROLI au Collège de France.

« L'ordre rustique : la grotte de Meudon », exposé au séminaire du professeur Jean GUILLAUME à Paris IV.

2) José Luis COLOMER, Maître de conférences associé.

Publications :

Livres :

Préface et notes de Lope de VEGA, *L'art nouveau de faire des comédies*, traduction de Jean-Jacques Préau, Paris les Belles Lettres, 1992.

Articles :

« España o la barbarie : Jean Chapelain, traductor y crítico de la literatura española », *Traducción y adaptación cultural : España-Francia*, Universidad de Oviedo, 1991, p. 603-612.

« Traducción y recepción : la lectura europea de la picaresca en *Il Picariglio Castigliano* de Barezzi Barezzi (1622) », *Revista de Literatura*, L. III, 106(1991), p. 1-53.

« Traité politique, exercice spirituel : l'art de la méditation chez Virgilio Malvezzi », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, à paraître, 1992.

Séminaire

« L'allégorie du Parnasse en Espagne au Siècle d'or », exposé au séminaire, *Le Parnasse : allégorie et poésie*, du professeur Marc FUMAROLI au Collège de France.

Séjours de recherche à l'étranger

1^{er}-15 octobre 1991 : bourse de l'Ecole française de Rome pour consulter les fonds des manuscrits de la Biblioteca Apostolica Vaticana.

Mai-juillet 1992 : Bourse Frances B. Yates du Warburg Institute de Londres pour des recherches sur Virgilio Malvezzi (1595-1654) et les Académies italiennes de la première moitié du XVII^e siècle.